

Segrand Camille à Combray - 22 29 -

16 avril 1917

Souvenir d'un crupinillot

① Me voilà affecté à la une compagnie de Génie le 28/4 de la Division de Gaulois. Ma carriole destinée au transport de nos bombes à ailettes est transformée. Hautée d'une plaque de tôle ondulée en guise de plancher, elle a 4 planches sur les bords tout autour. Elle ne peut être attelée à un cheval crupinillot dont la réputation n'est pas fameuse, mais son équipage est précieux: deux grands sacs pleins de biscuits de guerre, deux caisses de cartouches et ... nourriture rendue à ma sobriété: un petit tourlet de "quoli".

C'est ainsi que je suis classé "tirés de combat léger" et remis par écrit: celle à la compagnie et reçu comme officier: Lors on nous allons entrer en campagne dans 2 ou 3 jours -

Ma batterie le 107 du 46 RA,

Je n'en suis plus fier pour autant. Le 8 avril après de deux traverses, nous commençons à tirer. Les bombes s'envolent et tout allait bien. Les approvisionnements de bombes considérables, des abris profonds, les tris ennemis jusque à fleur de cote et s'écartaient au fond de la colline sur les rivières de Vendresse, sans pouvoir nous atteindre.

C'est très beau - L'ordre est venu à 20 servants de descendre à l'échelon -

Me voici le 11 avril à Mont Vert. Comme dans une formation on se ne connaît personne, chargé d'une fonction dont je ne connais rien, j'ai été placé dans une colonne je suis en route vers la tombe de la nuit. Elle est bientôt enterrée et noyée dans un flot circulaire de billes d'acier qui s'avance sur des chemins imprévisibles, encadré par des fils de fantômes qui grognent et nous inquiètent. La nuit bientôt est très sombre mais il est tout illuminé par de éclairs incessants de l'intérieur qui tourne sans arrêt. On est littéralement pris en ceinture par la puissance et l'ampleur de ce feu roulant. Il n'y a qu'à fuir, l'abandon ou de lui-même comme forcé par le flot courant qui s'écoule lentement et par à corps -

Entouré par les Bombardements se déroulent sur le bord de la route trois silhouettes humaines qui paraissent briser, ce sont les annonces de trois cultes. Naturellement il n'est pas possible de s'arrêter mais c'est tout de même l'occasion d'un acte de courtoisie sincère et tout à fait de circonstance.

La nuit s'avance quand le feu semble encore s'apaiser et on entend dans la zone des canons il n'est encore possible d'observer que la tonnerre roulant de l'artillerie déchaînée ni terminant certains à l'arrière semble perdre de son effet terrorisant en entendant dans la zone, sans doute

parce que le champ d'observation se rétrécit, et que l'on n'entend plus que les plus proches canons. Maintenant ce ne sont plus que les grosses pièces quand elles tirent qui nous font entendre.

Mais c'est à l'instant que survient une canonnade pour une fois un tour. La route de une charette vient de s'enfoncer profondément dans un trou d'obus, et voilà que je tombe en fauche. Pendant que la colonne s'éloigne je fais appel à mes souvenirs, criant des huet! et distribuant force coups sur la cruche de mon cheval. L'autre et si bien que celui-ci finit par <sup>avec la quille</sup> m'écraser une ruade qui me couche brutalement sur le fond de ma crotinette. Je me relève, me tâte, m'interroge: que faire?

Chose incroyable: une autre colonne nous dépasse et voilà nos canonniers qui embraient leurs queues intérieurement. Comprenez qui pourra! Quand je raconte ceci à mes camarades de la batterie, plusieurs anciens cavaliers me croient ils? Pourtant ils en savent des histoires sur le caractère fantasque de ces chevaux canadiens!

C'est quand le jour s'annonce, que le <sup>canons</sup> feu de <sup>pièces</sup> redouble encore et <sup>comme d'habitude</sup> que j'aperçois mes camarades, crotinette remplie, sur le bord du chemin qui m'attendent.

Bientôt nous allons être placés en spectateurs du champ de bataille. Le jour se lève très clair, sur le terrain qui s'élève au faite devant nous. Les "canons" et observation <sup>trouvent</sup> sont très proches du front comme nous et nos avions jaillissent incontestablement de la machine de l'air et ne s'en privent pas, l'un d'eux va venir cisailier le câble qui retient le ballon et pendant que celle-ci prend le large il descend de temps en temps, mais sans trop de mal, semble-t-il. Nous distinguons bientôt les files de fantassins en réserve qui marchent pour alimenter le combat, et dans le fracas de l'artillerie nous distinguons le tir des armes de l'infanterie, grenades et mitrailleuses qui crépitent avec rage.

Le spectacle est grandiose et poignant, jamais il ne m'aurait été possible d'observer à l'instar un tel spectacle. Dans le cours de la bataille nous avons commencé à voir revenir de longues files de prisonniers gagnant l'arrière, mais notre plaisir se ternit très vite par l'arrivée des blessés. Ce sont les moins gravement atteints, mais ils inspirent la pitié. Le moral n'est pas bon, l'affaire est très dure. Tous sont d'accord pour signaler qu'après un départ rapide et facile, ils sont tombés sur des durs pieds liques presque intacts et puissamment défendus.

En fin de bataille ces remarques sont confirmées par des observations infaillibles: les fantassins reviennent en arrière, ainsi que de l'arrière de la partie en avant pour la poursuite et qui reviennent à leurs points de départ. Le ciel entre temps s'est couvert puis obscurci. Il fait très froid et vers midi la neige se met à tomber.

Ça semble aller mal, et vers 15 heures lorsque le sol est couvert de neige, je remarque un groupe d'officiers, presque tous généraux qui reviennent tous un peu et la tête basse. L'opération du matin est dispersée puis le feu de l'artillerie française semble diminuer tandis que celui de l'allemand se ravive.

Tout moi je me nourris surtout d'une bonne soupe bien chaude qui nous a réchauffés et réveillés. Petite satisfaction et de courte durée - L'ordre m'est donné d'atteler et un quart d'heure après une voiturette est chargée de deux "marmites norvégiennes", le caporal d'ordonnance m'emmène rejoindre la compagnie en 1<sup>re</sup> ligne.

Le hasard me ramène justement dans un coin que je connais, nous traversons les ruines de Soudre et nous nous engageons dans un chemin creux nous menant vers Crayon, Cerisy en Laonnois. L'endroit est sinistre, le sol criblé de trous d'obus couvert d'épaves de la bataille, les arbres défoliés, l'air empuanté.

Tout à coup mon canon s'arrête pile, bien campé sur ses quatre pattes, les orbes pointés, semblant fixer d'une peur profonde. Que se passe-t-il ?

Mais sans perdre mon temps à chercher la cause, je me mets à brailler des "Bie!" et à le frapper avec mes quilles, à tirer sur la bride. Rien n'y fait, mon caporal commence à s'impatienter l'endroit n'est pas sûr et des obus éclatent pas très loin. Il transfère plus en avant après le conducteur qui après le cheval. J'empêche une grosse branche coupée et flanche une distribution au canon qui tremble de frayeur, mais reste planté comme un cheval de bois.

Le cabot est déchaîné et j'en prends pour mon grade, de quel nomas me fais-je pas tirer, et tous les artilleurs de tranchées avec? Je n'y peux rien. Que d'essayer encore en conjurant ses efforts, lui avec un grandin qui se marie avec rage, et moi tirant sur la bride, tous les deux querant à qui vivra mieux. Centant frapper une statue!

Mon supérieur semble se rendre à l'évidence, mais ne se rend pas. Les cuivrillots et chevrons de rasoirillots sont tous des fénêtres, des bras à rien des tristes et nous allons bien voir! Et il s'éloigne rapidement dans la montée.

Alors resté seul avec mon acolyte et je réalise dans quel pétrin je suis. A quelque mètres plus haut deux cadavres allemands sont sur le bord du chemin, ce doit être la cause de la peur du canadien, et comme les obus continuent à éclater autour je me faye dans le trou.

C'est à ce moment qu'une voix m'interpelle, venant de l'arrière d'un abri tout proche: "Bien ici te mettre à l'abri" C'est un usager qui vient prendre une bouffée d'air et m'invite. Autot inquiet sur la suite je declines l'offre et je le remercie.

Bien m'en a pris car voilà que devole à quelques pas, plus que de

de mon caporal, un capitaine lotté, canqué et hennachi. Il a l'air très  
"auvé" mais son accoutrement n'est pas celui d'un gentleman :

C'est vous qui refusez d'accomplir votre mission ?

Tout interloqué, je bredouille : Mais mon capitaine... je veux moi...  
mais c'est cette sale bête qui... que...

Alors criant et me foudroyant du regard :

"Sas d'histoires, vous montez la truffe de haut ou vous cela !..."

Il a fait la main à son centuron, et voulu que je vois pointer, effrayé,  
le bruit du canon de son pistolet, juste sur mon nez.

En un éclair je vois le tragique de la situation. J'ai un sursaut et  
plutôt bien droit mon regard dans ceux du chef, je lui dis, très sec :

"Mon capitaine je suis prêt à faire tout ce que vous me commandez, je veux  
même bien essayer d'aller faire un prisonnier en face, mais faire avec  
cette sale curue, ça n'est impossible"

Nous nous donnons de bons regards et accordis tous les deux, puis le petit  
cand noir du canon s'est abaisé tout doucement. Puis brusquement le  
capitaine est reparti en me criant : "C'est bon, vous cellons bien voir"

Soit quoi ? Je n'en suis toujours à attendre. Il revient fléqué de  
quatre hommes. Et avec le caporal et moi nous voilà tous tirés, courbant  
surtout surtout la cariole et tirant le cheval, deux hommes monture  
et véhicule au P.C. distant heureusement de moins de 200 mètres.

L'honneur du Scier est sauf ! les 40 kgs de "cristaux" étaient bien  
à domicile.

Le retour fut si lamentable. Le caporal rayeur siffla devant me voulant  
plus avoir de contact. Bientôt un nuage d'écume m'enveloppa, je ne vis même  
plus les yeux de mon cheval.

Plus d'amis, plus de guide, une boumigue fantôme. Ouais, le ? Oh là là quelle  
aventure et comment est elle finit. Et puis zut, je m'en fous. que il aille  
au diable ou chez les Rochel, qui importe. Je suis écumé, tout se ligue contre  
moi. Le Scier ne pouvait il arriver son équipement par ses propres moyens ?  
Mes copains n'auraient ils pas dû atteler un cheval plus fort ? Ma brette  
avait 100 conducteurs plus aptes que moi à pousser ce côté ?

Je remâche tous mes griefs, tout le monde m'en veut. Je me suis glissé  
en des esuy noies et je revis le bruit du pistolet, quettant si le doit on  
se contracte sur la guchette. Je me suis tomber en des esuy noies -

~~Ponts et Chaussées - 23-27-18.~~

Tout à coup des exclamations me retent de une teneur :

"Qui est ce que t'es foutu, t'y a été long temps !"

Où te croyait parti à Lyon sans nous !"

Sentiment ils ont dit le cheval qui d'existence m'a ramené tout droit au Livronais. Ils m'invitent :

"Viens avec nous dans le Jura, on a trouvé du bon pillon on est bien"

"Et puis il y a du café chaud"

Sous la lumière d'une lampe électrique je dois leur présenter une telegueule. Alors ils insistent :

Viens donc tu verras on est béni.

Je n'ai pu résister les dents. J'ai dévoré une couronne et je me suis glissé sous une cariole, sur le vol des et glace, et très vite je me suis endormi d'un vrai sommeil de bête -

① Division de Génie - 133: général Lamaga - Le même où une tige d'acier le 29. 9. 1918 devant S<sup>t</sup> Quentin

Mars 1917 Arrivée à la 10<sup>e</sup> B<sup>e</sup> du 46<sup>e</sup> Regt Artillerie (en 1914 le 46 RA du Camp de Châlons)

Les 100 à 106<sup>e</sup> batteries sont des batteries Artillerie de tranchées dans chaque regt.

5-12-1917 La 10<sup>e</sup> du 46<sup>e</sup> RA devient la 104 du 11<sup>e</sup> Art<sup>e</sup>

- 1918 Les batteries sont formées en groupe d'artillerie de tranchées  
1<sup>er</sup> groupe du 178<sup>e</sup> RA tranchées

Blessé par éclat d'obus le 9 Juin à Troyon - Chemin de Sauss.

Intoxiqué par gaz de combat le 23 Octobre 1917 à Cortel - Aisne -

O  
P